

## XIV

## ON RETROUVE HENRI ET LES SIENS

Incontinent on se mit à la besogne.

Les tentes furent défaites et roulées; les colis classés, les armes distribuées.

Alors seulement on put se rendre compte du sacrifice accompli pendant les heures nocturnes.

Le sol était rempli d'une couche d'insectes morts, sur les corps desquels on marchait comme sur un tapis moelleux.

C'était réellement fabuleux.

Bientôt les préparatifs du départ furent réglés et l'on pouvait partir.

De Sambry décida que d'abord on irait faire une courte visite d'adieu au chef d'Olii et qu'on lui offrirait quelques présents, en reconnaissance de sa franche et bonne hospitalité.

Accompagné de sir William et de Mwama, il se rendit au tembé royal et s'acquitta à la hâte de ce devoir de bonne compagnie.

Le chef fut très affable.

De Sambry lui demanda encore quelques renseignements quant à la situation topographique de Gama-Damala, mais le monarque ne sut lui en dire davantage que ses sujets.

Force fut donc aux explorateurs de s'en tenir là.

Quoiqu'il en fût, ils connaissaient la direction qu'il leur restait à prendre pour arriver au Kassai, et c'était déjà quelque chose.

— Piètre renseignement, dit William Darly.

— Notre flair fera le reste, répliqua de Sambry.

— C'est vague.

— Mais mieux que rien.

— Dans tous les cas, il faut espérer que notre bonne étoile nous guidera.

— Ce qui nous guidera davantage, ce sera notre énergie.

— Et Fox, maître, intervint Mwama.

Sir William haussa les épaules.

— Va-t-en au diable, avec ton Fox! grommela-t-il.

— Je le ferai, maître, mais il faut d'abord que les Européens soient retrouvés.

- Tu crois donc positivement en l'intervention de notre chien ?
- D'une façon absolue, maître,
- Eh bien, moi j'en doute.
- Mon maître a tort de douter.
- Comment veux-tu qu'il dénicher une trace quelconque dans cet amas de verdure et d'herbes ?
- L'instinct, maître.
- Te voilà devenu fervent naturaliste.
- Naturaliste, maître ! Je ne sais ce que c'est, mais ce que je sais c'est que Fox nous sera d'une aide incontestable. Nous procéderons comme c'est convenu, à l'aide de l'écrit vous envoyé par vos compatriotes et vous verrez le reste.

-- Mwama a raison, intervint de Sambry. Plus d'une fois, l'instinct des animaux a contribué à la réussite des plans formés par les hommes et il est probable que, dans le cas qui nous occupe, il en sera de même. Commençons par marcher de l'avant et, ce qui est essentiel, pressons-nous.

Au bout d'un quart-d'heure la caravane se mit en branle, dans l'ordre requis, et bientôt on était sorti du village.

En guise de sympathie, la plupart des habitants accompagnèrent les explorateurs jusqu'aux limites de leur domaine et les comblèrent de révérences et d'expressions amicales.

Le courage et la résolution animèrent les traits des explorateurs et l'on eut dit qu'ils savouraient en avance la joie délirante qui gonflerait leur âme, quand ils pourraient serrer sur leur cœur, les infortunés à la rénovation desquels ils allaient concourir.

Afin de compléter le programme, on avait lâché Fox, qui gambadait au-devant de la troupe, après qu'on lui eut fait renifler l'écrit sur lequel Henri de Simo avait griffonné les caractères sanglants.

De la sorte on s'enfonça dans la campagne, en bon ordre et le nez au vent.

D'abord la marche fut relativement facile, mais bientôt la végétation devint tellement épaisse que les explorateurs s'arrêtèrent un instant ébahis, devant cette barrière infranchissable.

De gros arbres entre les troncs desquels croissaient des arbustes serrés les uns contre les autres, fermaient, pour ainsi dire, la route, sans qu'il fût possible aux pieds et au corps de se frayer une ouverture à travers leur fouillis.

Vainement les voyageurs tentèrent d'y pénétrer, leurs efforts ne furent récompensés que par un résultat négatif.

Fox lui-même s'arrêta, indécis, devant l'obstacle.

C'était bien, en effet, tel que l'avaient prédit les habitants d'Olii. La hache seule pouvait, ici, donner quelque certitude de réussite. Sur les ordres de de Sambry on se mit donc à tailler dans le vif, et bientôt tous les bras furent armés.

On cogna ferme, jusqu'à ce qu'un passage assez large permît à la caravane d'avancer.

Au bout de peu de temps on se trouvait ainsi en pleine forêt, englobé dans un déluge de verdure et de branches qui aurait excité, en d'autres temps, l'admiration générale.

Mais on avait bien autre chose à faire que de se livrer à une contemplation, de quelque nature qu'elle fût.

Il fallait, avant tout, avancer, et sans délai.

De plus, des obstacles sans nombre réclamaient l'attention continuelle des explorateurs, car si la végétation présentait des difficultés importantes, il venait s'y ajouter encore un autre danger, tout-à-fait imprévu.

Des légions de serpents se levaient sous les pas des voyageurs et contournaient autour d'eux leurs anneaux, ou se dressaient menaçants pour les englober de leurs spirales périlleuses.

Non-seulement le nombre de ces reptiles était énorme, mais encore il s'en trouvaient parmi eux d'une dimension phénoménale et dont les dards transpiraient un ardent désir de chair humaine.

Il fallait une prudence excessive pour échapper à leur contact ou pour se soustraire à leurs embrassements meurtriers.

Tout le monde fit son devoir ; pas un seul des porteurs ne montra la moindre faiblesse à s'acquitter de son labeur gigantesque, et lorsque sonna l'heure de midi, on avait parcouru déjà une bonne étape.

Le chef ordonna la halte.

On mangea à la hâte, pour recommencer ensuite le même jeu.

Au déclin du jour, les obstacles matériels devinrent tout-à-coup moins prononcés et l'on put marcher mieux à l'aise. Mwama découvrit même, sur l'herbe, les traces de plusieurs sillons, mathématiquement creusés, et sur lesquels il crut distinguer le passage récent de pieds humains.

Il en fit la remarque à ses maîtres, et en tira un bon augure.

— Nous sommes près d'un village, fit-il joyeusement.

— Ne te trompes-tu pas ? demanda le chef.

— Je vais m'en assurer.

Alerte comme un écureuil il grimpa dans un arbre et laissa planer sur les alentours, son regard perçant.

— Le village est là, à cinq minutes de marche, s'écria-t-il en se laissant glisser à terre. Je vois la fumée des âtres s'élever en l'air.

Un cri de satisfaction accueillit cette nouvelle, et on doubla le pas.

Fox se prit à aboyer furieusement et s'élança en avant comme une flèche.

— Hurrah! exclama sir William. Hurrah pour Gama-Damala!

En effet, au bout de quelques minutes, les explorateurs firent leur entrée dans ce village. C'était un rassemblement de quelques huttes, pauvrement construites, et ouvertes à tous les vents.

Les habitants, qui ne paraissaient que clair-semés, s'occupaient à divers travaux domestiques, les uns chargés de vases contenant probablement du manioc; d'autres, porteurs d'une charge de bois; d'autres encore entrant dans leurs demeures et en sortant pour vaquer aux soins du ménage.

Au milieu de tout cela, Fox courait d'un point à l'autre, flairant le sol, fouillant la terre, s'élançant, revenant sur ses pas et donnant des signes évidents d'une recherche active et intelligente.

A la vue de tant de monde que celui qui composait la caravane, les indigènes restèrent frappés de stupeur et démontrèrent par leurs allures qu'une crainte mortelle les pourchassait.

Il était visible qu'ils s'attendaient, de la part des nouveaux venus, à des actes quelconques d'hostilité ou d'invasion.

Les plus hardis d'entre eux allèrent même saisir leurs arcs et leurs flèches et les tinrent prêts pour toute éventualité.

D'un coup-d'œil, de Sambry s'était rendu compte de la situation.

Accompagné de Mwama, il se détacha de la caravane, et s'avança au-devant des indigènes, qui s'étaient rangés en groupe.

En guise de bons procédés, il distribua quelques menus présents, puis adressant la parole au premier nègre venu :

— Où sont les hommes blancs qui habitent ton village? demanda-t-il.

— Ils l'ont quitte, répondit l'indigène.

Un cri de terreur s'échappa de la poitrine du chef.

— Quitté! exclama-t-il. Mon Dieu, quel malheur!

Il appela sir William et Harris, pour leur communiquer la fatale nouvelle.

— Tonnerre de tonnerre! s'écria Darly, hors de lui.

Mais déjà le premier moment de surprise était passé chez le chef blanc, et son sang-froid habituel l'amena au raisonnement.

— Il faut les trouver, coûte que coûte ! dit-il.

Puis, interpellant à nouveau l'indigène :

— Depuis quand sont-ils partis de Gama-Damala ? interrogea-t-il.

— Depuis longtemps.

— Et sais-tu vers où ils sont allés ?

— Du côté du fleuve.

— Saurais-tu nous y conduire ?

— Non, maître.



ON APERÇUT TROIS HOMMES. (P. 155.)

— Pourquoi ?

— Parce que j'ignore le lieu qu'ils ont choisi.

En ce moment Mwama eut un cri de triomphe, qui étonna passablement les Européens.

— Fox ! hurla-t-il. Fox a trouvé !

Tous regardèrent anxieusement le chien.

En effet, celui-ci, après s'être confondu en marches et contre-marches, s'était arrêté tout court sur un certain point ; puis, ayant flairé consciencieusement le sol, il s'était élancé en ligne directe vers les broussailles.

— Il tient la piste, fit Mwama.

Le serviteur se mit à hâler de toutes ses forces le chien, qui partait comme un éclair, et ce ne fut qu'à grande peine qu'il parvint à couper la course furibonde de Fox, et à le forcer à revenir auprès de lui.

Pourtant, l'animal, habitué à l'obéissance, s'en revint, l'oreille basse, jusques aux pieds de son maître.

Alors le nègre prit une corde, l'attacha au cou de Fox, et le tint ainsi en laisse.

— Si mes maîtres veulent nous suivre, nous aurons bientôt retrouvé les hommes blancs, dit l'indigène d'un air joyeux.

— Suivons ! répondit simplement de Sambry.

La caravane entière se mit en branle et se porta sur les talons de Mwama, à la grande stupéfaction des habitants de Gama-Damala, qui ne comprirent rien à ce jeu bizarre.

Aussitôt le chien reprit la piste qu'il avait découverte, et tira sur ses laisses, tellement il semblait avoir hâte d'arriver au but.

Ainsi l'on trottait à travers herbes et broussailles, jusqu'à ce qu'enfin l'on eût atteint un immense bois de palmiers.

Ici l'animal semblait désorienté un peu ; car avec une hésitation évidente, il se mit à fureter en sens divers, tout en jetant des petits cris plaintifs.

Un frisson parcourut le corps des explorateurs.

— Se serait-il trompé ? fit le chef anxieusement.

— Attendez, maître, riposta Mwama. Rien n'est encore perdu.

Effectivement Fox semblait avoir reconquis sa sûreté.

Bientôt il se remit à courir et suivit maintenant un sentier étroit, qui obliquait légèrement, en coupant dans la profondeur de la forêt.

— Nous y sommes ! dit le serviteur.

— Le ciel soit loué ! répondit le chef, avec un soupir de soulagement.

Silencieusement, la troupe marchait sur les traces de Fox, et l'on eut dit qu'aucune parole n'était plus en état de naître sur leurs lèvres, serrées l'une contre l'autre par une pression pénible d'attente mortelle.

On n'entendait que le bruit de leurs pas, résonnant sur le sol, et le caquetage des oiseaux, là-haut dans les branches.

Peu à peu, les arbres se firent plus rares et l'on déboucha sur la lisière de la forêt.

Une plaine s'allongeait devant eux, parsemée de ci, de-là, de quelques touffes de verdure.

— Le fleuve ! s'écria Mwama, en étendant devant lui son doigt tremblant.

En réalité, c'était le Kassaï, qui serpentait là-bas son sillon argenté, comme un énorme ruban aux reflets lumineux.

La caravane entière s'arrêta, comme clouée par une réflexion profonde.

Soudain Fox se mit à aboyer furieusement, et tirant de tous ses nerfs sur les laisses qui le retenaient, il les brisa d'un effort suprême, et s'élança ventre à terre dans la direction du fleuve.

Un mouvement de désappointement remua les explorateurs.

— Nous voici abandonnés, fit le chef.

Puis, s'adressant à Mwama :

— Rappelles donc le chien, ajouta-t-il.

Mais le serviteur ne bougea point.

Son regard perçait l'espace, avec une persistance soutenue et semblait examiner un objet quelconque à l'horizon.

Cette attitude exaspéra de Sambry.

— Rappelles le chien, reprit-il. Je veux que tu m'obéisses !

Mais le nègre, se redressant de toute sa taille, l'œil en feu et la lèvre tremblante d'une véritable émotion :

— Les voilà ! s'écria-t-il.

— Qui ?

— Les hommes blancs !

Un coup de foudre n'eut pas produit un effet plus formidable.

Les explorateurs dévorèrent des yeux l'espace, en suivant la ligne tracée par Mwama.

Leur contemplation ne dura que quelques secondes.

De Sambry leva les bras en l'air, et sa poitrine se gonfla d'un immense souffle de reconnaissance.

— Vrai Dieu ! Ce sont nos amis.

En effet l'on aperçut, non loin de là, trois silhouettes, trois hommes, debout devant une espèce de baraque en chaume, et qui, eux aussi, paraissaient sonder l'espace.

Au même instant ils remarquèrent, tout près de ces inconnus, Fox qui gambadait joyeusement et qui leur léchait les mains, avec une effusion fraternelle.

Sir William n'y tenait plus du tout.

Oubliant sa réserve habituelle, il se mit à sauter, à faire des gestes et à appeler à tue-tête, les Européens qui se trouvaient

là-bas, sans même penser que ses paroles ne parvenaient pas jusqu'à eux.

Cependant la caravane avait triplé le pas, ayant à sa tête de Sambry, Darly, Harris et Mwama.

A mesure que l'on s'approchait de la cabane, les abandonnés purent se rendre un compte à peu près exact de ce qui se passait.

D'abord ils semblaient ne rien comprendre à la brusque apparition des explorateurs, et ils se figuraient que c'était quelque négrier, avec sa troupe, qui venait de nouveau leur tendre les chaînes de la captivité.

Mais ensuite il leur était impossible de se tromper au sens de la manifestation ébauchée par les arrivants : il espérèrent et eurent bientôt la conviction que c'étaient des amis, des frères.

Ce qui alors se passait dans leur âme est indéfinissable. Ils ne savaient pas s'il devaient croire à ce qui arrivait ; s'il était possible que d'autres hommes blancs fussent encore visibles sur cette terre maudite ; s'ils n'étaient pas victimes d'un affreux cauchemar, et si ce qu'ils avaient devant eux n'était pas un mirage trompeur, dont le souvenir même allait bientôt s'envoler.

On les vit se regarder, se causer avec des regards stupéfaits, ouvrir la bouche pour lancer des exclamations de joie, puis de nouveau s'absorber dans une indifférence complète.

Ils ne savaient s'ils vivaient ou s'ils rêvaient.

Mais de Sambry, abdiquant, à son tour, toute réserve, donna du pied dans les côtes de son mulet qui filait au grandissime galop.

En même temps le chef se prit à lancer dans les airs des exclamations entremêlées, au milieu desquelles revenaient sans cesse les mots : « Oh, mes amis, mes chers amis ! »

Les autres compagnons le suivirent de très près et bientôt on eut atteint la hutte.

De Sambry tira de sa poche l'écrit d'Henri de Simo et le montra aux délaissés.

L'un de ces derniers s'avança, et tremblant d'émotion, livide de joie et de saisissement :

— C'est moi Henri de Simo, fit-il.

Il ne put en dire davantage.

Sa voix s'étouffa dans sa gorge, un torrent de larmes coula sur ses joues ; et, ouvrant instinctivement les bras, il tomba sur le sein de Sambry

Sir William et Harris sympathisaient avec les autres Européens ; et pendant quelques minutes, ce fut une effusion générale, un entrecroisement de sanglots, d'embrassements, d'étreintes qui soulageaient l'âme de tous et qui les jetaient tous dans une jubilation que, depuis longtemps, ils n'avaient plus entrevue.

Quant à Mwama, se tenant respectueusement à distance, il observait l'élan chaleureux qui rivait ses maîtres à ces blancs inconnus, et son cœur débordait d'émotion à la vue de tant de fraternité, de tant d'épanchement et de tant d'amour.

Sous sa paupière, durcie à la peine, brilla une grosse larme, et, du revers de sa main rugueuse, il l'effaça, pendant qu'il murmurait : « Que c'est beau ! Que c'est noble ! »

Il eut voulu, lui aussi, prendre sa part à ce singulier banquet de l'amitié, mais il n'osait pas, car quelque chose en lui criait que, bien que la matière ne fût plus esclave, l'esprit portait toujours des fers, et que les temps n'étaient pas encore venus où les déclassés de la création pouvaient se mêler aux joies des élus.

Un blasphème s'éleva dans son âme, maudissant ces limites barbares de la classification humaine, mais il le réprima et pardonna à ses maîtres de l'avoir oublié dans cette fraternelle étreinte, lui le paria devenu homme, l'esclave devenu libre, la brute devenue penseur.

La première effusion passée, on put mieux se reconnaître, et c'est alors seulement que les explorateurs se rendirent un compte exact de la situation dans laquelle se trouvaient les malheureux qu'on venait de découvrir.

Leurs habillements déguenillés couvraient à peine leur corps amaigri par la souffrance et les longues privations ; une pâleur inquiétante avait envahi leurs traits et cerclait autour de leurs yeux sans feu, un cadre de bistre.

Leur maigreur extrême permettait au regard de percer jusqu'aux ossatures et faisait d'eux des squelettes, animés d'un méchant souffle de vie.

Ce qu'ils avaient enduré de tortures se lisait ouvertement.

Un long regard de pitié de la part des explorateurs les enveloppa tous dans un même mouvement de commisération.

Les mains se serrèrent encore et toujours et les mots de « Merci ! merci, » cent fois répétés, animèrent encore les lèvres des infortunés.

— Nous n'avons fait que notre devoir, fit simplement de Sambry.

— Un devoir noble et courageux, répondit Henri de Simo.

— Vous étiez en danger; nous sommes accourus; c'est logique.

— Nous vous devons la vie, ajouta Henri

Puis, se ravisant une seconde :

— Mais, permettez-moi de vous présenter d'abord mes compagnons et moi-même.

De Sambry eut un bienveillant sourire.

— Plus tard, fit-il; pour le moment toute étiquette est exclue.

— Cependant, il importe que....

— Il importe que vous ayez des soins immédiats; après, nous causerons.

— Que de bonté!

— Non; encore le devoir. Mais, dites-moi donc: dans votre écrit vous nous parliez d'une femme... Où est-elle?

Henri ébaucha un signe de désespoir.

— Malade; dangereusement malade, dit-il.

— Où?

— Là-bas, étendue sur un misérable grabat, dans un abri mal fermé aux intempéries de l'air.

— Nous la sauverons.

— S'il en est encore temps, soupira Henri.

— Nous ferons un miracle.

Puis se tournant vers Harris :

— N'est-ce pas, docteur, que vous la guérirez? demanda-t-il.

— Je l'espère, répondit l'homme de l'art; mais pour cela, il faut qu'on me conduise sans retard auprès d'elle.

— Sur-le-champ! s'écrièrent les trois Européens d'une seule voix.

— Un instant, reprit de Sambry. Ecoutez.

Tous tendirent l'oreille.

— Voici ce que nous allons faire, dit le chef blanc. Ce qui est le plus pressé est de donner à cette pauvre femme et à vous-mêmes un abri convenable et des aliments. Nous allons, séance tenante, dresser ici nos tentes; vous abandonnerez la misérable demeure qui vous couvre insuffisamment et vous irez vous retremper dans notre construction, beaucoup plus confortable. Nous y dresserons un lit moelleux pour l'infortunée créature qui vous accompagne, et là notre docteur pourra la soigner suivant toutes les règles de l'art. Après cela, quand vous vous serez entièrement remis, nous ferons plus amplement connaissance; vous nous ferez le récit de vos aventures et nous scellerons définitivement l'amitié que nous venons de nouer. Venez.

— Voilà de la saine pratique, hasarda Sir William.

Les trois Européens, enchantés de pareils procédés, ne surent assez exprimer leur gratitude et sentirent leur cœur se gonfler de bien aise à l'idée d'un bonheur aussi imprévu.

Ils ne purent presque pas y croire, mais ils durent bien se rendre à l'évidence lorsqu'ils virent les hommes de l'escorte, sous les ordres du chef blanc, commencer la manœuvre du dressage des tentes.

## XV

### AMITIÉ ET DÉVOUEMENT

Pendant que les nègres élevaient les habitations en toile, de Sambry et ses compagnons, conduits par Henri et les siens, se rendirent à l'endroit où ils devaient trouver Cathérine.

Au fond d'une sorte de niche faite en roseaux, la jeune fille était étendue sur un amas de feuilles sèches, qui devait former un lit mais qui n'en avait en réalité que les apparences.

La fièvre la dévorait et sa lividité faisait pitié à voir.

Tout autour d'elle respirait la misère, le dénuement le plus complet, et l'on n'eut su se représenter tableau plus navrant et plus lugubre.

Ses vêtements en haillons la couvrait à peine, tandis que son corps, transparent de maigreur, se contorsionnait sous les aiguillons de la maladie.

— Entrons doucement, fit de Simo ; elle dort peut-être.

En effet, Cathérine était assoupie ; mais le bruit des pas la réveilla soudain, et lui fit ouvrir les yeux.

A la vue de tant de monde, elle eut un mouvement de frayeur.

Par un effort suprême, elle essaya de se soulever sur sa couche aride, mais sa faiblesse était trop grande et elle dût y renoncer.

Ses regards langoureux errèrent sur l'assistance et fixèrent les explorateurs avec une pointe de défiance ; puis elle eut comme un geste d'éloignement.

— Que me veulent ces gens ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Sont-ce encore des négriers ?

Cet accent navré remua jusqu'aux entrailles les explorateurs.

De Sambry s'avança tout près de la couche de la malade, et, d'un air paternel, il prit la main de la jeune fille.